24me Année N° 5710 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE — Dimanche 1er Février 1880

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, le 31 Janvier 1880

BOURSE DE PARIS (*Service gouvernemental*)	31 JANV.	30 JANV.
3 0/0	82 00 ./.	81 95 ./.
3 0/0 amortissable . .	83 55 ./.	83 55 ./.
4 1/2 0/0.	115 00./.	114 50
Emprunts 5 0/0. . .	117 10./.	117 20 ./.

Service particulier	30 JANV.	29 JANV.
Act. Banque de France.	3240 00	3235 00
» Société générale. .	563 00	562 00
» Crédit f. de France.	1125 00	1122 60
» Chemin autrichien	587 00	585 00
» Lyon.	1170 00	1180 00
» Est	716 00	715 00
» Ouest	780 00	775 00
» Nord	1498 00	1498 00
» Midi.	865 00	862 00
» Suez	770 00	768 00
5 % Péruvien . . .	19 3/8	18 1/4
Act. Banq. ottom. (anc.)	000 00	000 00
» Banq. ottom. (nouv.)	536 00	536 00
Londres court . . .	25 16 50	25 16 50
Créd. Mob. (act. nouv.)	655 00	655 00
Turc	10 35	10 30

Au moment où nous mettons sous presse le cours des valeurs d'aujourd'hui ne nous est pas encore parvenu.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Cie représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymonprez :

Havre, 31 janvier.
Ventes 1,000 b. Marché ferme.
Liverpool, 31 janvier.
Ventes 10,000 b. Marché raidissant.
New-York, 31 janvier.

Coton, 12 3/4.
Recettes 134.000 b.
New-Orléans low-middling 92 »/»
Savannah » » 87 »/»

BULLETIN DU JOUR

M. J. Ferry a occupé longtemps la tribune hier au Sénat. Il a essayé de répondre à M. Bocher, mais ses amis eux-mêmes reconnaîtront que cette tâche était au-dessus de ses forces. Et comme si ce n'était pas assez de cette infériorité, M. J. Simon, imprudemment provoqué par le ministre, est venu donner un coup de grâce à M. Ferry au milieu des applaudissements de la droite et du centre gauche. La séance a été levée, après le rejet d'un amendement de M. Del sol.

Nous ne savons pas ce qu'il adviendra de la loi sur le conseil supérieur de l'Université ; mais qu'il en advienne ce qu'il voudra, elle n'en est pas moins jugée et condamnée, depuis le le discours qu'a prononcé jeudi au Sénat l'honorable M. Bocher.

Qu'a réclamé l'honorable M. Bocher? Sa liberté ! Et de quelle autorité s'est-il couvert, quel patronage a-t-il invoqué dans cette circonstance ? De l'autorité de M. Thiers ! Il a invoqué le témoignage des fondateur de la liberté d'enseignement ! Qu'on nous permette de citer la conclusion du discours de l'éloquent orateur :

« Je dirai à l'honorable rapporteur, qui a conservé ses sentiments, ses principes, je dirai même ses préjugés de 1850 : rappelez-vous que la loi de 1850 fut l'œuvre de cet homme dont vous avez été l'ami, et ne laissez pas dire qu'il la fit dans une heure de défaillance et de peur, car vous savez qu'il ne fut jamais plus vaillant qu'alors, Souvenez-vous de ces noms illustre qui contribuèrent à cette grande œuvre, les Cousin, les Montalembert, les Villemain, les Dupanloup, et ne laissez pas la république détruire l'œuvre de liberté qu'ils nous avaient léguée.

Tel est le langage qu'a tenu M. Bocher en face de M. Jules Ferry, le ministre de l'instruction publique de la République, celui-là même dont nos lecteurs connaissent, pour l'avoir pratiqué, l'absolutisme radical ; celui-là même, en un mot, qui a dit :

— L'Etat, c'est nous ! c'est-à-dire moi. Les journaux rapportent qu'un [illegible]

Brienne, — la *République française* veut évidemment dire chez Budaille ;

De la capitulation dans les conseils de la Défense nationale ;

Du jésuitisme dans l'Universiité ;

De la juiverie chez les bons Pères — (quelle juiverie ? quels bons Pères ? » Mais cette allusion au jaduïsme est assez bizarre dans le journal qui sert d'organe à M. Gambetta.)

Du *Bas-Breton* à l'Académie.

M. Jules Simon accusé par les gambettistes de ne pas savoir écrire ou parler. C'est véritablement un comble.

La colère aveugle le *Moniteur de Longjumeau.*

Ce n'est pas tout.

M. Jules Simon est convaincu d'avoir « *exécuté des sauts de carpe.* »

Flagorné et berné les collèges électoraux ;

De ce complaire sur *un tremplin inamovible.* — Que peut bien être *un tremplin inamovible ?*

D'être un allié de M. de Broglie ;

De la Compagnie de Jésus ;

De la cohorte bigarrée des ennemis de la démocratie et des institutions républicaines.

On l'accuse de bondir ;

De culbuter :

De tomber avec grâce en fléchissant les extrémités inférieures et en saluant la société ;

A quelque point de vue qu'on se place, il est incontestable que M. Jules Simon est un homme d'une grande valeur, Sous le rapport de l'intelligence, du savoir, du talent de parler ou d'écrire, il n'y a pas de comparaison à établir entre lui et le groupe de la *République française.* Mais ce groupe ne peut pas souffrir de supériorité. Comme Tarquin, il lui faut abattre tout ce qui dépasse le niveau de la médiocrité et de la vulgarité gambettistes.

Une histoire à propos de la soirée de M. Grévy

On lit dans l'*Estaffette* :

« Hier soir, il y avait grande fête à l'Elysée ! Les journaux de l'endroit racontent que la soirée a été brillante et que M. J. Grévy a fait les honneurs de ses salons de la façon la plus courtoise, ce qui ne nous étonne nullement.

« On a remarqué, dit-on, beaucoup d'uniformes !

« Eh bien ! au risque d'être désagréable à M. le Président de la République, ce qui est pourtant loin de notre pensée, nous allons, à propos d'uniformes, lui conter une petite histoire qu'il ignore sans doute.

« Peut-être M. J. Grévy a-t-il connu... Peut-être ? car les grands sont comme les maris, ils sont les derniers à savoir ce qui les intéresse le plus. Nous disons donc : peut-être M. J. Grévy a-t-il connu l'ordre qui a été donné à des officiers, ces jours derniers, de venir orner les salons de M. le président du conseil.

« Mais ce qu'il ignore sans doute, c'est que cet ordre s'est reproduit pour la soirée d'hier, et cela dans des conditions inexplicables.

« Hier, en effet, au rapport, qui a lieu le matin, le colonel de chacun des régiments en garnison à Paris et DANS DES VILLES DE PROVINCE ASSEZ ÉLOIGNÉES DE PARIS, a fait savoir que six *officiers désignés par le sort !!* devraient se rendre à la soirée du président de la République.

» C'est donc pour obéir à un « service commandé » que les « uniformes », qu'on a pu voir hier à l'Elysée, se sont rendus chez le Président de la République. Voilà, il faut l'avouer, un abus des plus regrettables.

» Eh quoi ! nous en sommes arrivés à ce point que les officiers sont obligés, *sous peine de désobéissance*, d'aller orner les salons officiels de la République. Si l'on se bornait à les engager à s'y rendre, ce serait déjà assez maladroit, mais que par la voie du rapport ils soient pour cela contraints de tirer au sort, c'est tout bonnement leur *infliger une corvée* absolument arbitraire.

» Pour les officiers en garnison à Paris, la chose peut être pénible, mais elle n'a pas les mêmes conséquences que pour ceux qui viennent de province.

» Exemple : Un officier en garnison en province est *commandé* pour la soirée de M. Jules Grévy, *il quitte son service et prend* le train qui le conduit à Paris. Il vient y passer quarante-huit heures ou au moins vingt-quatre heures, mais, pour cela, il touche forcément des frais de route et des frais de vacation.

» *Dans quelle caisse prend-on les frais nécessaires pour subvenir à ces dépenses ?*

» Pendant qu'il est à Paris, ce sont les camarades qui sont obligés de faire son service ! C'est à n'y pas croire !

» Tout cela nous semble singulièrement abusif sous un régime soi-disant démocratique comme notre République, sous un régime de soi-disant liberté et d'egalité. C'est en même temps puéril.

» Sous les régimes précédents, les officiers demandaient des invitations, aujourd'hui ils les refusent, et nous en connaissons qui, désignés par le sort, se sont fait porter malades pour n'avoir pas à *faire la corvée.*

» Nous espérons pour le Président de la République qu'il ignore ces détails.

» Un député ne demandera-t-il pas au gouvernement quelle est la caisse qui fournit les fonds employés à payer les frais de route et de vacations qu'on donne aux officiers envoyés par ordre de province, pour faire nombre chez les hauts fonctionnaires de la République et chez le président de la République lui-même ?

» Si nous sommes démentis, nous citerons des noms de ville et entre autres une située sur le chemin de l'Ouest, distante de Paris d'un trentaines de lieues, de laquelle sont arrivés, *commandés au rapport d'avant-hier matin*, des officiers qui ont assisté hier à la soirée de l'Elysée.

» Demain nous raconterons une histoire assez plaisante, qui s'est produite à propos des invitations à déjeuner que le président de la Chambre adresse chaque jour à l'officier qui commande le piquet de service au palais Bourbon.

REVUE DE LA PRESSE

QUINZAINE POLITIQUE

Suite. — Voir le *Journal de Roubaix* d'hier

Pauvre ministère ! Cette majorité confuse qui s'évertue à lui composer, par un choix si laborieux, une garde républicaine, et qui, à l'entendre, rougirait de s'appeler « majorité ministérielle », semble vraiment lui réserver, sans le vouloir, le même destin étrange et la même fin inouïe qu'au ministère de M. Waddington !

Le ministère a un suzerain qui sera difficilement son sauveur. Nous ne disons pas que M. Gambetta ne puisse, quelque temps, soutenir de son impérieuse omnipotence ce ministère qui lui doit tout ce qu'il est. Mais il est visible aux moins clairvoyants qu'à vouloir gouverner la république hors de la présidence, régir l'Etat sans responsabilité, régenter le ministère sans titre, M. Gambetta aura bientôt usé sa puissance. Il n'est pas de situation fausse où un homme de génie lui-même puisse rester longtemps debout, dans une république principalement. Les ennemis de M. Gambetta, c'était nous, nous seuls, il y a deux ans, il y a même un an. Aujourd'hui, il peut les compter dans la gauche : il ont été cinquante-cinq, qui lui ont refusé leurs suffrages, dans le vote qu'il l'a réélu président de la Chambre ; et ces cinquante-cinq sont du centre gauche ou de l'extrême gauche.

Or, pourquoi cette défection ? C'est que les uns sont irrités qu'après les avoir pris pour protecteurs et s'être servis d'eux comme d'intermédiaires, au lendemain de 1871, entre le mépris de la France et lui, après les avoir flattés des promesses hypocrites de sa sagesse, après avoir reconquis par leurs soins bénévoles la popularité et le pouvoir, il les repousse, il renverse leurs ministres, il expulse leurs amis. Les autres, au contraire lui reprochent d'avoir menti à son programme de Belleville, d'avoir quitté son personnage de tribun furibond pour celui d'homme d'Etat bonace, de s'être repu d'honneurs et de jouissances, de leurrer tous les partis et de n'avoir la franchise ni d'être vraiment conservateur ni d'être loyalement radical. Le centre gauche commence à haïr M. Gambetta comme un ingrat, l'extrême le hait comme un traître ; et tous deux prétendent le contraindre à gouverner ostensiblement, avec tout l'appareil et toute la charge du gouvernement : le centre gauche affecte de l'y obliger au nom des principes parlementaires ; l'extrême gauche au nom des principes républicains ; à l'envi, ils veulent l'éprouver, ils veulent lui faire perdre à force de discrédit cette souveraineté occulte et commode, cette dictature indirecte et comme universelle qu'il exerce actuellement. Or le centre gauche, qui ne sera peut-être pas implacable tout de suite, mais qui le deviendra fatalement, et l'extrême gauche, qui se laissera peut-être séduire encore, mais qui se séparera pour toujours ne M. Gambetta à telle heure suprême ou à telle autre ne sont pas ses seuls ennemis.

Dans la gauche elle-même, il y a des faibles que l'inquiétude enflamme, il y a des scrupuleux que l'équivoque mécontente. Agrippine osa, à l'abri d'un voile étendu derrière la chaise curule, assister aux séances du Sénat ; sans le voir, le Sénat la sentait frémir sous cette draperie, et ce qui restait de majesté au Sénat s'en offensait, ce qui restait de liberté s'indignait ou tremblait M. Gambetta est une Agrippine qui entend tout, qui commande tout, derrière le voile de chaque ministère, et quelques-uns des plus modérés, parmi ces députés de la gauche, finissent, soit honte, soit colère, par être inopportunés de cette ingérence qui se cache, de cette usurpation qui se déguise, de cette tyrannie qui se dérobe. La tutelle à la fois arrogante et dissimulée de M. Gambetta lasse donc bien des gens, au Palais-Bourbon ; elle est supportée avec une certaine impatience, à l'Elysée. Dans le public, elle devient un scandale ! on parle de de l'égoïsme de M. Gambetta avec des sarcasmes de plus en plus en vifs. Voilà les sentiments qui ont éclaté tout à coup, le jour où M. Gambetta a été abandonné de cinquante-cinq suffrages à la Chambre, et ces sentiments n'agissent pas moins, en ce moment, sur les groupes qui répugnent tant à former avec les satellites de M. Gambatta une réunion plénière des gauches, où sa discipline surveillerait et mâterait tout.

Sans doute, M. Gambetta n'en est pas encore au sort de Mirabeau et de Robespierre. On a crié trop tôt, dans les rues de Paris : « La démission de M. Gambetta ! » Mais il est évident que, d'une part, son empire paraît trop pesant, et que, de l'autre on veut l'obliger à un rôle plus vrai, plus honnête, plus respectable pour la république comme pour lui-même. L'autre soir, la belle « sorcière » républicaine, qui est son Egérie, paraît-il, et qui donnait une fête si somptueuse aux politiques de la gauche, aurait pu, parmi ses prophéties, dire à M. Gambetta : « Avant un an, tu seras président du Conseil des ministres, à moins que tu ne veuilles être président de la république. « C'est. à notre avis, le dilemne où la destinée de M. Gambetta va se resserer. Quant à croire qu'il puisse protéger indéfiniment un ministère soumis comme celui-ci, il nous semble que, dans l'état de la Chambre et du pays, toutes les conjectures le défendent...

Si l'on peut, avec la vraisemblance d'une certaine logique, prévoir la politique intérieure de M. Gambetta on devine moins bien quelle sera sa politique extérieure. A quels desseins secrets médite-t-il d'employer la diplomatie de la France ? Peut-dans la situation nouvelle de la république, est-ce le doute qui nous trouble le plus.

Car telle est, autour de notre pays, la disposition des faits, la préparation des évènements en 1880 que toute faute commise peut nous être une faute fatale. Libre à M. Gambetta, s'il croit que la mission naturelle de nos ambassadeurs, c'est d'aller, en apôtres de la république universelle, prêcher dans les cours étrangères le culte et l'exemple de la république française, libre à lui de se faire des ambassadeurs dont la première ou l'unique vertu soit d'être républicains ! Parmi les hommes d'Etat, omniscients comme omnipotents, que crée ou sacre si spontanément le suffrage universel, il ne manque certes pas de démocrates suffisants dont le beau génie a la certitude que le talent diplomatique se passe sans peine de l'instruction obligatoire et de l'éducation nécessaire. Si M. Gambetta en veut qui, à la manière de ceux de la république romaine, se contentent, pour toute diplomatie, de retrousser un pan de leur toge ou de décrire avec leur baguette un cercle sur le sol, il en trouvera. De même, si M. de Freycinet, qui, pourtant, n'admettrait guère un ingénieur assez présomptueux pour s'être dispensé du noviciat de l'Ecole polytechnique ou de l'apprentissage des Ponts-et-Chaussées, veut ne compter parmi ses conseillers, au ministère des affaires étrangères, que des républicains fiers d'avoir seulement leur intuition en guise d'expérience ou d'art diplomatique, il en trouvera aisément, lui aussi.

Ce matin déjà, M. de Freycinet modifie oute l'organisation des bureaux des affaires étrangères, il se prive des lumières de trois directeurs dont les connaissances profondes et les habiles services avaient paru indispensables à tous ses prédecesseurs. Continuera-t-il cette épuration, et comment ? Il nous semble toutefois qu'il lui siérait de prendre un peu garde, sinon à l'intérêt de la France, du moins au jugement de l'étranger et à la dignité de la république. Récemment, à Vienne, on a vu, lors d'une circonstance plus que mémorable, combien il est difficile de substituer, dans la confiance d'un grand empire et dans l'estime du monde diplomatique, un républicain qui n'est pas diplomate à un conservateur qui est diplomate et qui l'est non-seulement avec les plus nobles qualités du gentilhomme, mais avec tous les mérites du savoir et de la sagacité. Peut-être ce souvenir serait-il propre à tempérer un peu la violence des choix auxquels M. Gambetta et M. de Freycinet seront poussés par leur parti. Qu'ils soient, pour le moins, prudents dans les résolutions et les démarches de leur diplomatie ! Nous n'ignorons pas qu'ils ont pour eux, en Europe, une puissance redoutable, l'amitié de M. de Bismarck : hier encore,

---

Feuilleton du Journal de Roubaix
DU 1er FÉVRIER.

— 63 —

SANS FAMILLE

DEUXIÈME PARTIE

I

EN AVANT

Quand nous quittâmes Corbeil, nous étions vraiment en bon état; nous avions, toutes nos acquisitions payées, trente francs dans notre bourse, car nos représentations avaient été fructueuses; notre répertoire était réglé de telle sorte que nous pouvions rester plusieurs jours dans le même pays sans trop nous répéter; enfin nous nous entendions si bien, Mattia et moi, que nous étions déjà ensemble comme deux frères.

— Tu sais, disait-il quelquefois en riant, un chef de troupe comme toi qui ne cogne pas, c'est trop beau.

— Alors, tu es content ?

— Si je suis content ! c'est-à-dire que voilà le premier temps de ma vie, depuis que j'ai quitté le pays, que je ne regrette pas l'hôpital.

Cette situation prospère m'inspira des idées ambitieuses.

Après avoir quitté Corbeil, nous nous étions dirigés sur Montargis, en route pour aller chez mère Barberin.

Aller chez mère Barberin pour l'embrasser c'était m'acquitter de ma dette de re-[illegible] m'a dit de conduire cette vache qu'il vous offre. — Quel prince ? — Alors je paraissais je me jetais dans les bras de mère Barberin et après nous être bien embrassés, nous faisions des crêpes et des beignets, qui étaient mangés par nous trois et non par Barberin, comme en ce jour de mardi-gras où il était revenu pour renverser notre poêle et mettre notre beurre dans sa soupe à l'oignon.

Quel beau rêve ! Seulement, pour le réaliser, il fallait pouvoir acheter une vache.

Combien cela coûtait-il, une vache ? Je n'en avais aucune idée ; cher, sans doute, très-cher, mais encore ?

Ce que je voulais, ce n'était pas une trop grande, une trop grosse vache. D'abord parce que plus les vaches sont grosses, plus leur prix est élevé ; puis ensuite, plus les vaches sont grandes, plus il leur faut de nourriture, et je ne voulais pas que mon cadeau devînt une cause d'embarras pour mère Barberin.

L'essentiel pour le moment c'était donc de connaître le prix des vaches, ou plutôt d'une vache telle que j'en voulais une.

Heureusement, cela n'était pas difficile pour moi, et dans notre vie sur les grands chemins, dans nos soirées à l'auberge, nous nous trouvions en relations avec des conducteurs et des marchands de bestiaux ; il était donc bien simple de leur demander le prix des vaches.

Mais la première fois que j'adressai ma question à un bouvier, dont l'air brave homme m'avait tout d'abord attiré, on me répondit en me riant au nez.

Le bouvier se renversa ensuite sur sa chaise en donnant de temps en temps de formidables coups de poing sur la table ; puis il appela l'aubergiste.

— Savez-vous ce que me demande ce petit musicien ? Combien coûte une vache, pas trop grande, pas trop grosse, enfin une bonne vache. Faut-il qu'elle soit savante ?

Et les rires recommencèrent ; mais je ne me laissai pas démonter.

— Il faut qu'elle donne du bon lait et qu'elle ne mange pas trop.

— Faut-il qu'elle se laisse conduire à la corde sur les grands chemins comme votre chien ?

Après avoir épuisé toutes ses plaisanteries, déployé suffisamment son esprit, il voulut bien me répondre sérieusement et même entrer en discussion avec moi.

— Il avait justement mon affaire, une vache douce, donnant beaucoup de lait, un lait qui était une crème, et ne mangeant presque pas ; si je voulais lui allonger quinze pistoles sur la table, autrement dit cinquante écus, la vache était à moi.

Autant j'avais eu de mal à le faire parler tout d'abord, autant j'eus de mal à le faire taire quand il fut en train.

Enfin nous pûmes aller nous coucher et je rêvai à ce que cette conversation venait de m'apprendre.

Quinze pistoles ou cinquante écus, cela faisait cent cinquante francs ; et j'étais loin d'avoir une si grosse somme.

Etait-il impossible de la gagner ? Il me sembla que non, et que si la chance de nos premiers jours nous accompagnait je pourrais, sou à sou, réunir ces cent cinquante francs. Seulement il faudrait du temps.

Alors une nouvelle idée germa dans mon cerveau : si au lieu d'aller tout de suite à Chavanon, nous allions d'abord à Varses, cela nous donnerai ce temps qui nous manquerait en suivant la route directe.

Il fallait donc aller à Varses tout d'abord et ne voir mère Barberin qu'au retour : assurément alors j'aurais mes cent cinquante francs et nous pourrions jouer la féerie : *la Vache du prince.*

Le matin, je fis part de mon idée à Mattia, qui ne manifesta aucune opposition.

— Allons à Varses, dit-il, les mines, c'est peut-être curieux, je serai bien aise d'en voir une.

II

UNE VILLE NOIRE.

La route est longue de Montargis à Varses, qui se trouve au milieu des Cévennes, sur le versant de la montagne incliné vers la Méditerranée : cinq ou six cents kilomètres en ligne droite ; plus de mille pour nous à cause des détours qui nous étaient imposés par notre genre de vie. Il fallait bien chercher des villes et des grosses bourgades pour donner des représentations fructueuses.

Nous mîmes près de trois mois à faire ces mille kilomètres, mais quand nous arrivâmes aux environs de Varses, j'eus la joie, comptant mon argent, de constater que nous avions bien employé notre temps : dans ma bourse en cuir j'avais cent vingt-huit francs d'économies ; il ne me manquait plus que vingt-deux pour acheter la vache de mère Barberin.

Mattia était presque aussi content que moi, et il n'était pas médiocrement fier d'avoir contribué pour sa part à gagner une pareille somme : il est vrai que cette part était considérable et que sans lui, surtout sans son cornet à piston ; nous n'aurions jamais amassé 128 francs, Capi et moi.

De Varses à Chavanon nous gagnerions bien certainement les 22 francs qui nous manquaient.

Varses où nous arrivions était, il y a une centaine d'années, un pauvre village perdu dans les montagnes et connu seulement par cela qu'il avait souvent servi de refuge aux *Enfants de Dieu*, commandés par Jean Cavalier.

Sa situation au milieu des montagnes en avait fait un point important dans la guerre des *Camisards ;* mais cette situation même avait par contre fait sa pauvreté. Vers 1750, un vieux gentilhomme qui avait la passion des fouilles, découvrit à Varses des mines de charbon de terre, et depuis ce temps Varses est devenu un des bassins houillers qui, avec Alais, Saint-Gervais, Bessèges approvisionnent le Midi et tendent à disputer le marché de la Méditerranée aux charbons anglais.

Lorsqu'il avait commencé ses recherches, tout le monde s'était moqué de lui, et lorsqu'il était parvenu à une profondeur de 150 mètres sans avoir rien trouvé, on avait fait des démarches actives pour qu'il fût enfermé comme fou, sa fortune devant s'engloutir dans ses fouilles insensées : Varses renfermait dans son territoire des mines de fer ; on n'y trouvait pas, on n'y trouverait jamais du charbon de terre. Sans répondre, et pour se soustraire aux criailleries, le vieux gentilhomme s'était établi dans son puits et n'en était plus sorti ; il y mangeait, il y couchait, et il n'avait à subir ainsi que les doutes des ouvriers qu'il employait avec lui ; à chaque coup de pioche ceux-ci haussaient les épaules, mais excités par la foi de leur maître, ils donnaient un nouveau coup de pioche et le puits descendit.

A suivre.